

Textes du récital de chant

Auditorium, 12 mars 2025

N. B. : Un récital de chant est un concert lors duquel un chanteur/une chanteuse se produit, souvent accompagné.e d'un/une pianiste.

Le 12 mars, le programme sera constitué de *Lieder* (mélodies germaniques) et de mélodies françaises du XIXe et de la première moitié du XXe siècle.

Les textes qui ont été mis en musique dans ces œuvres sont reproduits ci-dessous, dans l'ordre indiqué par le programme disponible sur le site de l'Auditorium de Lyon (<https://www.auditorium-lyon.com/fr/saison-2024-25/recital/sandrine-piau>).

Le premier ensemble de références (nom propre et titre, etc.) correspond au compositeur/à la compositrice et à son œuvre. Viennent ensuite le nom du poète et son poème.

Les crochets signalent des modifications opérées par le compositeur/la compositrice.

Fanny Mendelssohn Hensel

« *Nachtwanderer* » (« *marcheur nocturne* »), extrait des *Six Lieder op. 7*, sur un poème allemand d'Eichendorff

Je me promène par une nuit silencieuse,
C'est là que la lune si secrète doucement
Se glisse souvent hors du sombre voile des nuages,
Et ça et là dans la vallée,
Le rossignol s'éveille
Puis tout redevient gris et silencieux.

Ô merveilleuse chanson de la nuit,
Cours du fleuve loin dans les terres,
Léger frisson dans les arbres sombres,
Tu me fais tourner la tête,
Ici mon chant confus
Est juste comme l'appel d'un rêve.

1837, trad. Pierre Mathé (lieder.net)

Fanny Mendelssohn Hensel

« *Frühling* » (« *Printemps* »), extrait des *Six Lieder op. 7*, sur un poème allemand d'**Eichendorff**

D'un grand coup d'aile les oiseaux migrateurs
Survolent la campagne,
Annonciateurs des senteurs printanières.
Les fleurs vont bientôt éclore.

J'ai envie de crier de joie, j'ai envie de pleurer,
J'ai pourtant du mal à y croire !
Le clair de lune va faire renaître
Des émerveillements évanouis.

La lune, les étoiles le disent,
Dans leurs rêves, les bois le murmurent
Et les rossignols le chantent à plein gosier :
Elle est tienne, elle est tienne !

1837, trad. Daniel Henry

Fanny Mendelssohn Hensel, « *Dämmerung senkte sich von oben* », sur un poème de **Goethe**

De là-haut tombe le crépuscule,
Déjà les alentours sont loin,
Et pourtant, la première, là-haut s'allume
La belle lumière de l'étoile du soir.
Tout bascule dans l'incertain,
Le brouillard s'insinue dans les hauteurs,
Une noire et profonde obscurité
Se reflète sur le lac tranquille.

[Maintenant], du côté de l'est
Je pressens la lueur claire de la lune,
Des rameaux de saule, fins comme des cheveux
Jouent à côté, sur l'onde.
À travers le jeu mouvant des ombres
La lueur ensorcelée de la lune tremble,
Et par les yeux s'insinue le froid,
Apaisant, jusqu'au fond du cœur.

1827, trad. Pierre Mathé (lieder.net)

Franz Schubert, « In der Ferne » (« Dans le lointain »), extrait du *Chant du cygne*, sur un poème de Ludwig Rellstab

Malheur au fuyard,
Cheminant de par le monde !
Parcourant les terres étrangères,
Oubliant sa patrie,
Haïssant sa maison natale,
Abandonnant ses amis
Poursuivant son chemin, hélas !
Sans aucune bénédiction.

Cœur languissant,
Yeux larmoyants,
Nostalgie infinie,
Se retournant vers la patrie !
Poitrine brûlante,
Plainte au loin expirant,
Étoile du soir scintillante,
Se noyant sans espoir !

Vents frémissants
Vagues moutonnantes,
Rayons de soleil pressants,
Ne tardez pas :
À celle qui avec douleur, hélas !
À brisé un cœur fidèle -
Portez le salut de la part du fuyard,
Cheminant de par le monde !

1827, trad. Pierre Mathé (lieder.net)

Franz Schubert, « Ihr Bild » (« Son image »), extrait du *Chant du cygne*, sur un poème de Heine

Pris dans de sombres rêveries,
L'œil abîmé dans son portrait,
Je crus voir le visage aimé
Se mettre à vivre, à s'animer.

Sur ses lèvres se dessina
Un sourire miraculeux
Et comme des pleurs douloureux
Brillèrent dans ses jolis yeux.

Alors mes larmes s'épanchèrent
En se répandent sur mes joues –
Ah ! je ne parviendrai jamais
À croire que je t'ai perdue...

1826, trad. Nicole Taubes (*Livre des chants*, « Le Retour », XXIII, éd. Le Cerf, Paris, 1999)

Clara Wieck Schumann, « Ich stand in dunklen Träumen », extrait des *Six Lieder op. 13* (voir plus haut : « Ihr Bild »)

Clara Wieck Schumann, « Lorelei », extrait des *Six Lieder op. 13*, sur un poème de Heine

Je ne sais pas pourquoi je suis
Si triste, pour quelle raison ;
Un conte d'anciennes saisons
Revient sans cesse et me poursuit.

L'air est plus frais, la nuit descend
Sur le cours paisible du Rhin ;
La cime du rocher rougeoie
Dans le soleil à son déclin.

La plus belle des jeunes filles
Trône là-haut dans sa splendeur
Et l'or de ses bijoux scintille
Elle peigne ses cheveux d'or.

Les peigne avec un peigne d'or,
Et chante un air en même temps ;
C'est un chant avec une étrange
Et envoûtante mélodie.

Mais le batelier dans sa barque
Est saisi d'un mal si poignant ;
Les écueils, il ne les voit pas,
Il n'a d'yeux, là-haut, que pour elle.

Dans les flots ont fini je crois
Par sombrer nef et nautonier ;
C'est elle qui les a noyés,
La Lore-ley, avec son chant.

1826, traduction Nicole Taubes (*Livre des chants*, « Le Retour », II, éd. Le Cerf, Paris, 1999)

Hugo Wolf, « Verborgenheit » (« Intimité »), extrait des *Mörike-Lieder*, sur un poème d'Eduard Mörike

Laisse, ô monde, laisse-moi être !
Ne me séduis pas avec des dons d'amour,
Laisse ce cœur seul avoir
Ses délices, ses peines !

Je ne sais ce que je pleure,
C'est un mal inconnu ;
C'est à travers des larmes qu'à jamais
Je verrai la chère lumière du soleil.

Je suis souvent à peine conscient
Et une vive joie palpite
Au sein du poids qui oppresse
Délicieusement ma poitrine.

Laisse, ô monde, laisse-moi être !
Ne me séduis pas avec des dons d'amour,
Laisse ce cœur seul avoir
Ses délices, ses peines !

1838, trad. Pierre Mathé (lieder.net)

Hugo Wolf, « Lied vom Winde », extrait des *Mörike-Lieder*, sur un poème d'Eduard Mörike

Vents qui sifflaient, vents qui rugissaient !
Là et ici !
Dites-moi où est votre patrie !

« Petit enfant, nous voyageons
Depuis de nombreuses années
À travers le monde, le vaste monde
Et nous voudrions le savoir,
Atteindre à la course la réponse,
Auprès des montagnes, des mers,
Auprès des armées sonnantes du ciel,
Qui ne le savent pas non plus.
Si tu es plus sage qu'eux,
Tu peux nous le dire.
Pousse-toi, allons !
Ne nous retarde pas !

D'autres suivent, nos frères,
Demande-leur à nouveau. »

Arrêtez ! doucement,
Un petit moment !
Dites, où est la patrie de l'amour,
Son début, sa fin ?

« Qui peut le savoir !
Enfant espiègle,
L'amour est comme le vent,
Rapide et vif,
Jamais au repos,
Il est éternel,
Mais pas toujours constant.
Pousse-toi, allons !
Ne nous retarde pas !
En avant, à travers bois, prairies et chaumes !
Si je vois ta bien-aimée,
Je la saluerai.
Petit enfant, adieu ! »

1832, trad. Guy Lafaille (lieder.net)

Henri Duparc, « L'Invitation au voyage », sur un poème de Baudelaire

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble ;
– Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans

Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mélant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
– Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
– Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

1857

Henri Duparc, « La Vie antérieure », sur un poème de Baudelaire

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, [des flots et des] splendeurs,
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

1857

**Lili Boulanger, « Si tout ceci n'est qu'un pauvre rêve », extrait de *Clairières dans le ciel*,
sur un poème de Francis Jammes**

Si tout ceci n'est qu'un pauvre rêve, et s'il faut
que j'ajoute dans ma vie, une fois encore,
la désillusion aux désillusions ;
et, si je dois encore, par ma sombre folie,
chercher dans la douceur du vent et de la pluie
les seules vaines voix qui m'aient en passion :
je ne sais si je guérirai, ô mon amie...

1906

Lili Boulanger, « Le Retour », sur un poème de Georges Delaquys

Ulysse part la voile au vent,
Vers Ithaque aux ondes chéries,
Avec des bercements la vague roule et plie.
Au large de son cœur la mer aux vastes eaux
Où son œil suit les blancs oiseaux
Egrène au loin des pierreries.

Ulysse part la voile au vent,
Vers Ithaque aux ondes chéries !

Penché œil grave et cœur battant
Sur le bec d'or de sa galère
Il se rit, quand le flot est noir, de sa colère
Car là-bas son cher fils pieux et fier attend
Après les combats éclatants,
La victoire aux bras de son père.
Il songe, œil grave et cœur battant
Sur le bec d'or de sa galère.

Ulysse part la voile au vent,
Vers Ithaque aux ondes chéries.

1919

**Charles Koechlin, « Le Voyage », extrait de *Shéhérazade* (livre II), sur un poème de
Tristan Klingsor**

Mais non, mieux vaut rester ici
Et conserver l'illusion charmante,
La nuit s'en vient avec sa mante
Toute brodée d'étoiles d'or ;
Le ciel violacé s'obscurcit,
Et la ville, au bord de l'eau qui chante,
Mystérieusement s'endort.

Et moi aussi, ce soir d'automne,
J'écouterai dans mon sommeil,
Par la croisée la vieille mer
Et sa berceuse monotone
Tout bas jouée par d'invisibles instruments,
Et le merveilleux mensonge inventé
Par l'enchanteur de cette heure brève
Me sera sans doute plus cher demain encore,
Car le songe est plus beau que la réalité,
Car les plus beaux pays sont ceux que l'on ignore,
Et le plus beau voyage est celui fait en rêve.

1903

**Maurice Ravel, *Cinq Mélodies populaires grecques*, sur des chansons populaires
grecques traduites par Michel Dimitri Calvocoressi**

1. Chanson de la mariée
Réveille-toi, réveille-toi, perdrix mignonne,
Ouvre au matin tes ailes.
Trois grains de beauté,
Mon cœur en est brûlé !

Vois le ruban d'or que je t'apporte,
Pour le nouer autour de tes cheveux.
Si tu veux, ma belle, viens nous marier !

Dans nos deux familles, tous sont alliés !

2. Là-bas, vers l'église

Là-bas, vers l'église,
Vers l'église Ayio Sidéro,
L'église, ô Vierge sainte,
L'église Ayio Costandino,
Se sont réunis,
Rassemblés en nombre infini,
Du monde, ô Vierge sainte,
Du monde tous les plus braves !

3. Quel galant m'est comparable

Quel galant m'est comparable,
D'entre ceux qu'on voit passer ?
Dis, dame Vassiliki ?

Vois, pendus à ma ceinture,
pistolets et sabre aigu...
Et c'est toi que j'aime !

4. Chanson des cueilleuses de lentisques

Ô joie de mon âme,
Joie de mon cœur,
Trésor qui m'est si cher ;
Joie de l'âme et du cœur,
Toi que j'aime ardemment,
Tu es plus beau qu'un ange.
Ô lorsque tu parais,
Ange si doux
Devant nos yeux,
Comme un bel ange blond,
Sous le clair soleil,
Hélas ! tous nos pauvres cœurs soupirent !

5. Tout gai !

Tout gai ! gai, Ha, tout gai !
[Belle jambe, tireli, qui danse;
Belle jambe], la vaisselle danse,
Tra la la la...

Francis Poulenc, *Banalités*, sur des poèmes d'Apollinaire

1. Le pays d'Orkenise
Par les portes d'Orkenise
Veut entrer un charretier.
Par les portes d'Orkenise
Veut sortir un va-nu-pieds.

Et les gardes de la ville
Courant sus au va-nu-pieds :
« Qu'emportes-tu de la ville ? »
« J'y laisse mon cœur entier. »

Et les gardes de la ville
Courant sus au charretier:
« Qu'apportes-tu dans la ville ? »
« Mon cœur pour me marier. »

Que de cœurs dans Orkenise !
Les gardes riaient, riaient,
Va-nu-pieds, la route est grise,
L'amour grise, ô charretier.

Les beaux gardes de la ville
Tricotèrent superbement ;
Puis les portes de la ville
Se fermèrent lentement.

1908

2. Hôtel
Ma chambre a la forme d'une cage,
Le soleil passe son bras par la fenêtre.
Mais moi qui veux fumer pour faire des mirages
J'allume au feu du jour ma cigarette.
Je ne veux pas travailler - je veux fumer.

1914

3. Fagnes de Wallonie
Tant de tristesses plénières
Prigent mon cœur aux fagnes désolées
Quand las j'ai reposé dans les sapinières

Le poids des kilomètres pendant que râlait
Le vent d'ouest.

J'avais quitté le joli bois
Les écureuils y sont restés
Ma pipe essayait de faire des nuages
 Au ciel
Qui restait pur obstinément.

Je n'ai confié aucun secret sinon une chanson énigmatique
Aux tourbières humides

Les bruyères fleurant le miel
Attiraient les abeilles
Et mes pieds endoloris
Foulaient les myrtilles et les airelles
Tendrement mariée
 Nord
 Nord
La vie s'y tord
En arbres forts
 Et tors.
La vie y mord
 La mort
À belles dents
Quand bruit le vent

1925

4. Voyage à Paris
Ah ! la charmante chose
Quitter un pays morose
Pour Paris
Paris joli
Qu'un jour dût créer l'Amour.

Écrit en 1906

5. Sanglots
Notre amour est réglé par les calmes étoiles
 Or nous savons qu'en nous beaucoup d'hommes respirent
 Qui vinrent de très loin et sont un sous nos fronts
C'est la chanson des rêveurs

Qui s'étaient arraché le cœur
Et le portaient dans la main droite ...
 Souviens-t'en cher orgueil de tous ces souvenirs
 Des marins qui chantaient comme des conquérants.
 Des gouffres de Thulé, des tendres cieux d'Ophir
 Des malades maudits, de ceux qui fuient leur ombre
 Et du retour joyeux des heureux émigrants.
De ce cœur il coulait du sang
Et le rêveur allait pensant
À sa blessure délicate ...
 Tu ne briseras pas la chaîne de ces causes...
...Et douloureuse et nous disait :
 ...Qui sont les effets d'autres causes
Mon pauvre cœur, mon cœur brisé
Pareil au cœur de tous les hommes...
 Voici nos mains que la vie fit esclaves
...Est mort d'amour ou c'est tout comme
Est mort d'amour et le voici.
 Ainsi vont toutes choses
Arrachez donc le vôtre aussi !
 Et rien ne sera libre jusqu'à la fin des temps
 Laissons tout aux morts
 Et cachons nos sanglots